

DE LA FORÊT AUX USAGES : Comment monter des filières éthiques et écologiques ?

>>> 13, 14 et 15 oct 2016 à Laurac-en-Vivaraïs (07)



RÉSEAU pour les
ALTERNATIVES
FORESTIÈRES

GENÈSE DE LA RENCONTRE

Alors que les circuits de proximité prennent de l'ampleur dans le monde agricole et que les liens entre producteurs et consommateurs se renforcent, le milieu forestier, lui, reste fermé et cloisonné. Le citoyen achète un matériau sans connaître son origine et son histoire. Il peine à trouver des informations fiables et des interlocuteurs pour agir en conscience. A grande échelle, l'industrialisation de la filière homogénéise les peuplements forestiers et standardise les produits finis. Le bois en perd son âme et son charme.

Heureusement sur différents territoires, des acteurs résistent et combinent éthique, coopération, écologie et plaisir pour recréer des filières forestières de proximité. Les 12^{èmes} rencontres du RAF ont voulu les mettre à l'honneur, donner un coup de projecteur sur ces initiatives qui inventent ou ré-inventent d'autres façons de coopérer : citoyens créateurs d'Amap bois-bûche, scieurs mobiles à l'écoute des auto-constructeurs, charpentiers utilisant les bois tordus issus de forêts locales, producteurs de bois énergie se souciant d'un approvisionnement local et d'une optimisation énergétique... Ces initiatives, disséminées partout sur le territoire, sont méconnues et peu en relation les unes avec les autres. Ces deux jours de rencontres à Laurac-en-Vivaraïs ont voulu offrir un lieu pour façonner une culture commune entre toutes ces initiatives, étudier les synergies au sein de chaque territoire et s'inspirer mutuellement des projets de chacun.

Il est ressorti de ces rencontres une vive énergie, avec l'envie chez les participants d'échanger et de mutualiser davantage leurs expériences. Nul doute, les circuits courts en forêt attirent et interrogent. Loin d'être cantonnés au passé, à des gestes que l'on jugerait archaïques ou à des pratiques anecdotiques, c'est une histoire en train de s'écrire, porteuse d'espoir et d'innovation !



UN TERRITOIRE D'ALTERNATIVES

Le choix de l'Ardèche pour l'organisation des rencontres n'a pas été laissé au hasard. Sur cette terre de maquis, se cultivent nombres d'initiatives écologiques et sociales. Après avoir connu l'exode rural à la fin du XIX^{ème} siècle, le département a été nourri par l'arrivée des néo-ruraux dans les années 1970. Il incarne aujourd'hui une ruralité où il fait bon vivre, riche de ses expérimentations tant agricoles que forestières.

C'est à Aubenas, dans le creux des montagnes ardéchoises que le RAF a installé son siège pour être au plus proche de ces alternatives. Un peu plus au sud, l'association Collectif Bois 07 valorise, depuis 2012, la ressource de bois local en proposant à la vente du bois scié dont il a suivi tout le parcours, de la coupe à la transformation en planches, poutres, liteaux... A quelques kilomètres au nord, les paysans-forestiers de la ferme Longo Maï de Treynas valorisent les bois de leurs forêts, en allant de la coupe de bois avec débardage à cheval jusqu'à la charpente et la pose de menuiserie. Des communes environnantes prennent également conscience de la richesse de leur patrimoine forestier et décident de s'investir dans leur gestion et valorisation. De l'autre côté du Rhône, Dryade a développé une Amap proposant du bois-bûche.

Ces initiatives prennent racine sans se soucier des tendances actuelles de la filière ; déterminées à valoriser au mieux ce bien commun qu'est la forêt. Des initiatives à petite échelle, à petits pas, locales....

ALLIER THEORIE ET PRATIQUE

A deux reprises, un marché des initiatives a été installé pour qu'une douzaine d'acteurs présentent leurs réalisations et partagent, de manière conviviale, leurs réussites et leurs difficultés. Des visites ont aussi permis de découvrir le bois de Païolive, le Hameau des Buis, une construction en ossature bois et une forêt gérée de façon proche de la nature. Au RAF, si l'objectif est d'ouvrir les horizons et de sortir des sentiers battus, la réflexion théorique se bâtit toujours sur des pratiques existantes.

PARTIR DE DEFINITIONS ET D'ENVIES COMMUNES

Attaché à l'ouverture du débat, le RAF a invité autant les professionnels que les citoyens à participer à ces rencontres. Tous les amoureux de la forêt et du bois ont eu leur place dans l'élaboration de la pensée collective. Au cours des ateliers, la centaine de participants s'est répartie en six groupes, afin de faciliter les prises de paroles et a planché sur trois questions :

- **Qu'est-ce qu'un circuit de proximité dans l'esprit du RAF ?**
- **Pourquoi avez-vous envie/besoin d'en mettre en place ?**
- **Quels blocages rencontrez-vous dans la création de tels circuits ? Comment essayer ces démarches ?**

Dès le début des discussions, les participants ont insisté sur l'importance de donner une définition politique à ces initiatives afin de les placer au cœur du renouveau de la filière et de sa potentielle métamorphose. « Ces circuits ne se limitent pas à un flux de marchandises, ils ne sont pas seulement financiers, ils portent des valeurs humaines et éthiques », précise Jean-Pierre Cazaux, administrateur du RAF et ingénieur forestier en retraite. Ces circuits reposent autant sur la proximité

éthique que géographique, ils sont régis par la confiance plus que par un label.

CES CIRCUITS SONT UNE FORME D'EMANCIPATION

Selon Lolo Merlihot de la coopérative Longo Maï de Treynas, les modes de fonctionnement en proximité peuvent être vus, « comme des moyens de contre-carrer les dérives financières et capitalistes de la filière ». Pour Gaëtan du Bus, gestionnaire forestier indépendant et initiateur du RAF: « il existe une pollution et une stérilisation de l'imaginaire dans la valorisation du bois. Les circuits courts sont des outils de résistance pour décoloniser les esprits ».

...pour recréer une économie du local

Tandis que la filière s'est largement internationalisée, l'objectif d'un circuit de proximité est d'abord de renouer avec un territoire. « Si on veut construire un bâtiment, on regarde les ressources naturelles qui sont autour et les compétences des professionnels du coin. Il faut avoir un œil global sur son environnement pour relancer une économie locale », observe Etienne Lescure, scieur mobile dans le Haut-Languedoc. Pour des bûcherons présents lors des rencontres, « limiter les distances jusqu'au chantier permet aussi d'aller sur des petites parcelles au lieu d'être obligé de faire des grosses coupes pour rentabiliser le déplacement ». A travers les circuits de proximité, il y a la volonté d'aller vers une économie de la relation, de retrouver une économie centrée sur le lien à l'autre.

...pour exprimer les spécificités, les mettre en valeur

Les circuits de proximité cherchent à lutter contre le gaspillage et à utiliser au maximum les spécificités de la ressource locale. Le collectif de charpentiers Co-

peaux Cabana valorise ainsi les bois tor-dus qu'ils trouvent localement. Ils mettent en valeur les courbes, les fourches pour donner de l'âme à leurs constructions et transmettent ce savoir-faire à qui le veut. Au Hameau des Buis, les auto-construc-teurs ont bâti vingt maisons bioclimati-ques, avec « une attention au détail », décrit Sylvain Lambrecht, menuisier « les grumes arrivaient et on les sciait sur place. Rien n'était perdu, tout se transformait ! Les dosses, par exemple, servaient pour le bois de chauffage ».

Murmure de participant

« Il y a des gens qui ont la ressource bois mais ne savent pas à qui la vendre. Et d'autres qui cherchent ce bois mais ne le trouvent pas. Je crois que c'est tout l'enjeu de ces rencontres »

...pour favoriser une rémunération équitable du travail

Certains circuits de proximité peuvent chercher à limiter les intermédiaires ou répartir les marges différemment afin d'apporter un revenu équitable et décent aux travailleurs de la forêt comme aux artisans du bois. L'équité est ici essentielle : chaque intervenant de la filière connaît les rémunérations des autres acteurs et ajuste sa rémunération à son travail. « Ce qui fait la richesse, c'est le travail du bois, la sueur, l'effort, le savoir-faire, pas son commerce ou sa possession », déclare Hervé Haon, cinéaste documentariste « l'idée est bien de vivre du travail pas de la spéculation ».

...pour assurer la transparence et la compréhension des métiers

Les circuits de proximité reposent sur la circulation et la transparence complète des informations tout au long de la filière, du sylviculteur aux consommateurs. Il s'agit de mettre en évidence le chemin physique (traçabilité du bois) et sur le chemin monétaire (transparence financière).



PROPOSITIONS DES PARTICIPANTS

Qu'est-ce qu'un circuit de proximité dans l'esprit du RAF ?

- un équilibre entre les différentes étapes, entre la ressource forestière et les utilisations du bois ;
- c'est une façon de favoriser la biodiversité forestière par la mise en valeur de la diversité des bois grâce à la qualité de l'intervention en forêt, le tri des bois, la qualité du sciage et l'inventivité des artisans ;
- une proximité géographique, éthique et intellectuelle ;
- une démarche : rechercher les compétences les plus proches techniquement et humainement « moins d'intermédiaires mais plus de relationnel et de solidarité » ;
- une vision à long terme faite d'équilibre et de diversité.

Pourquoi avoir envie de mettre en place des circuits de proximité ?

- pour encourager des conditions de travail correctes et favoriser le travail respectueux de la forêt et du bois ;
- pour développer l'autonomie territoriale, les interdépendances locales ;
- pour maintenir des savoir faire artisanaux et la passion de ceux qui les pratiquent ;
- pour redynamiser le territoire, faire connaître et reconnaître la valeur des ressources locales dans toute leur diversité ;
- pour réapprendre à vivre avec la forêt, la réinvestir ;
- pour faire des économies d'énergie et faire avec ce que l'on a ;
- pour favoriser l'émergence du faire en commun (auto-gestion), être libre de ses choix, dé-tayloriser et sortir de l'isolement ;
- pour avoir la certitude de la provenance des bois, favoriser la gestion douce des forêts ;
- pour ré-équilibrer la répartition de la valeur ajoutée ;
- pour reconsidérer les besoins en matière, en conditions de travail, en liberté, en acquisition de savoir-faire ;
- pour contrer l'industrialisation et valoriser toute la diversité des essences forestières ;
- pour donner une visibilité aux alternatives et développer un autre modèle économique ;
- pour recréer des relations émotionnelles et pas seulement économiques : suivre le chemin du bois avec une dimension affective.

Quels sont les freins aux circuits courts ?

- les politiques orientées vers la normalisation, la réglemen-

tation, l'homogénéisation des process et le formatage des esprits ;

- une filière artisanale fortement dirigée vers l'industrialisation avec des produits vendus à faible coût et standardisés ;
- une mécanisation fortement subventionnée, au détriment de la qualité de travail et de l'emploi ;
- des clients non « conscientisés » : peu de demandes des artisans, des consommateurs, des architectes,...
- le manque de crédibilité du local : autant des savoir-faire que des ressources naturelles (aspects sociologiques) ;
- le morcellement et la complexité du foncier forestier ;
- le manque d'animation pour la création de tels circuits, pour identifier les acteurs et les débouchés potentiels et globalement un manque de volonté publique de relocaliser l'économie ;
- la difficulté à faire du lien entre et avec les professionnels de la forêt car ce milieu est très cloisonné et manque de transparence et de transversalité ;
- le coût logistique des petits chantiers : quel volume pour quels débouchés ?
- une nécessité d'arriver à définir la viabilité économique des circuits de petite échelle adaptés au territoire ;
- le manque de compétences sur le territoire ;
- un sentiment d'impuissance lié aux difficultés à mobiliser et relier les propriétaires, les habitants, les artisans et les consommateurs ;
- le manque de confiance en soi des acteurs alternatifs de la forêt et du bois ;
- un désintérêt pour la forêt voire une peur du sauvage liés à une banalisation de la destruction et une absence de questionnement ;
- la déconnexion entre la forêt-paysage et le matériau bois dont il est issu.

A l'issue de ces trois questions, les participants ont travaillé sur les blocages/freins identifiés et se sont répartis en cinq ateliers organisés le second jour sur :

- contourner les normes et monopoles ;
- pallier au manque en ressources humaines sur un territoire ;
- améliorer les connaissances sur la forêt et le bois des consommateurs et donneurs d'ordre ;
- pallier au manque de financements et d'équipements des acteurs alternatifs ;
- arriver à s'affirmer en tant qu'acteur alternatif.





Pour Jean-Luc Le Roux, charpentier du Réseau Ecobâtir, les circuits de proximité se rapprochent de l'« économie du bourg » décrite par Braudel : « la transparence rétablit la confiance. Elle se base sur une relation d'individu à individu. Une organisation où chacun comprend ce que l'autre fait permet de casser l'isolement au profit du faire ensemble, du lien aux autres et à la fin il y a un partage compris et accepté ». De nombreux participants ont également vu dans les circuits de proximité un outil pour ouvrir la filière à des personnes qui n'y sont d'ordinaire pas associées comme les « citoyens lambda », intéressés par la forêt et commençant à se poser des questions en tant que consommateurs sur la provenance du bois, les modes de récolte, etc.

Murmure de participant
« Le circuit court c'est la rencontre entre un intérêt matériel – l'utilisation du bois – et une dimension spirituelle – notre attachement à la forêt »

...pour préserver la forêt
Pour les participants à ces rencontres, la forêt n'est pas un gisement de production de bois, elle est d'abord un partenaire vivant, un milieu naturel, un patrimoine commun. Les circuits de proximité trouvent tout leur sens avec une gestion douce des forêts et une attention à ces écosystèmes, leurs équilibres et leur diversité. Au-delà d'un simple approvisionnement en bois éthique, les circuits de proximité peuvent recréer une culture de la forêt et sensibiliser à sa préservation comme les Amap ont su le faire pour l'agriculture biologique. Selon Sylvain Lambrecht, « un circuit de proximité implique un mouvement durable et cyclique, ainsi qu'une réflexion sur le temps long de la forêt ». En construire un, c'est s'assurer que les sources d'approvision-



nement soient préservées sur le territoire tout en confortant le tissu d'acteurs qui s'impliquent dans leur valorisation actuelle et future.

Murmure de participant
« Je veux me laisser toucher émotionnellement par la forêt »

...pour promouvoir la créativité et les capacités d'adaptation
Pour Jean-Luc Le Roux « ce qui fait la richesse d'une construction, c'est l'inventivité de l'artisan à répondre à des situations imprévues, à s'adapter aux matériaux naturels, hétérogènes et différenciés. Dans la logique conventionnelle, la construction et les matériaux sont standardisés, isotropes, réguliers et le résultat sera le même quelle que soit l'intelligence de la mise en œuvre, quel que soit le savoir-faire utilisé ». Dans le modèle conventionnel la qualité est dans la matière et dans l'échange marchand. Dans un modèle relocalisé, la qualité s'inscrit dans une autre logique, dite « performantielle » : « La qualité du bois c'est le savoir-faire de celui qui l'élève, l'abat, le scie et le met en œuvre ».

...pour retrouver du plaisir et de la fierté dans le travail
Dans une économie qui cherche la rentabilité à tout prix et met en concurrence

les travailleurs, le bien-être au travail est une notion en voie de disparition. Les organisations locales réhabilitent les métiers manuels respectueux de la forêt. « Lorsque je dis que la rampe d'escalier que je fabrique vient d'une forêt située à 60 kilomètres du chantier de la maison et que le bois n'est pas issu de coupes rases, j'en suis fier et les consommateurs le sentent bien. Ils sont satisfaits de cette cohérence qui participe au respect des forêts du territoire », raconte Nicolas Dufour, charpentier de l'entreprise De Pierre et de Bois.

CES CIRCUITS S'INSCRIVENT DANS UNE DÉMARCHE GLOBALE...

...par la recherche de la transversalité
Plusieurs participants ont donné des exemples de circuits dits « courts » mais complètement opposés à une démarche tant éthique qu'écologique. « Des entreprises chinoises créent aussi des circuits sans intermédiaire. Tout est géré par une seule grosse entreprise qui achète le bois, le transporte, le transforme et le revend. Le bois vient ainsi du Limousin puis revient sur le même territoire en paquet. Il a juste fait 50 000 kilomètres ! », illustre Pascale Laussel, gestionnaire forestière. Un circuit court au sens du RAF va au-delà d'une réduction du nombre d'intermédiaires ou d'une proximité géographique. David Bouldy, charpentier à De Pierre et de Bois et bénévole pendant trois ans au chantier du Hameau des Buis raconte « On avait beau faire attention à l'aval de la filière en transformant les grumes de bois sur site, on ne maîtrisait pas l'amont. On se disait que c'était bien car on achetait local mais le bois provenait d'une coopérative forestière, la Co-forêt, qui s'inscrit dans un système industriel et nous n'avions aucune idée de la

provenance réelle du bois ni de ce qu'il restait de la forêt après coupe. Notre prise de conscience n'a été que progressive ». Les participants ont aussi dressé un parallèle avec le modèle agricole. Ils voudraient éviter que les circuits courts forestiers tombent dans les mêmes écueils. En agriculture, les concepts de proximité et de local sont désormais récupérés par des industriels de l'agro-alimentaire, à la recherche de nouveaux marchés. « C'est pourquoi le critère éthique doit rester plus important que le critère géographique », conclut une participante.

...par la maîtrise de toute la filière
Pour constituer une réelle alternative dans la durée, l'organisation locale doit inclure l'ensemble des acteurs de la filière, créer des complicités sur toute la chaîne. « On a besoin de beaucoup d'intervenants pour aller de l'arbre à la construction. L'objectif n'est pas de les réduire mais plutôt d'équilibrer la répartition de la valeur ajoutée entre eux pour nouer de nouvelles relations de travail et de confiance », explique Gaëtan du Bus. Le Collectif Bois 07, en Ardèche, a justement décidé d'être propriétaire du bois, en achetant le bois sur pied et en suivant sa transformation jusqu'à la planche : « c'est effectivement pour garantir une répartition équitable de la valeur ajoutée », précise Juliette Bidart, animatrice au Collectif Bois 07 « nous sommes très vigilants sur l'origine du bois et sur la rémunération des personnes. Au final, le bois que le Collectif vend est un peu plus cher que sur le marché conventionnel mais il offre un salaire décent aux travailleurs et aux transformateurs. Dans le prix d'une

Murmure de participant
« Pour développer un circuit court, il faut être comme des poulpes et des pieuvres : nos tentacules doivent attraper toute la filière »



maison à 200 000 €, la différence se joue à 1500 € ! ».

CES CIRCUITS CORRESPONDENT À UNE FAÇON D'HABITER UN TERRITOIRE

La forêt transformatrice
Derrière chaque circuit de proximité se dessine le choix d'un mode de vie, la volonté de s'ancrer sur un territoire, de le faire vivre. Pour Emmanuelle Rouf, débardeuse à cheval à Longo Mai, « la forêt n'est pas dissociée du territoire et de la vie des gens. Je ne dis jamais que l'on fait de l'exploitation forestière mais plutôt qu'on est paysan forestier, dans le sens où l'on fait vivre un pays. A Treynas, en cultivant, en travaillant dans la forêt, en m'y chauffant, en m'y nourrissant, j'ai une relation avec ce milieu. J'habite un lieu. Je n'en espère pas de l'argent, je souhaite avant tout que les gens soient reliés et heureux ». Emmanuelle Rouf regrette que « le terme circuit court donne une connotation commerciale à ce que l'on vit ». Pour elle, « la véritable question, c'est comment on habite sur un territoire ? Moi, le territoire m'a transformé. Il me parle, c'est une relation organique : respirer avec les arbres, sentir les odeurs, les lumières, cohabiter avec la faune. Cette relation construit mon identité. Mon rapport à l'existence, à la mort, au fait d'être mère, d'être femme... C'est ça qu'il y a en filigrane derrière les circuits courts ».

Une responsabilisation face aux interventions
Les circuits locaux induisent une responsabilité vis-à-vis du territoire où l'on vit. « Lorsque l'on fait une coupe près de chez soi, on voit clairement les conséquences sur

le long terme », observe Pierre Lepinay, gestionnaire forestier. Les circuits courts vont à l'opposé de la dilution de la responsabilité créée par les filières conventionnelles. « L'idée n'est pas de faire culpabiliser les acteurs, il s'agit plutôt de leur faire prendre conscience des dégâts de la filière industrielle », explique un occupant du bois des Avenières de Roybon opposé à la construction d'un Center Parcs en forêt communale.

Murmure de participant
« La forêt nous donne des clés pour être plus humains »

Une diversité de modèles
Cet attachement au territoire, à sa singularité, empêche d'imaginer des circuits courts homogènes. Une micro-filiale de Dordogne ne peut être identique à une micro-filiale située en Ardèche. Elles dépendent d'un terroir, d'une biodiversité, des acteurs, des débouchés possibles. Au cours des ateliers, les participants ont insisté sur le fait qu'il n'y avait pas un modèle de circuit court, reproductible et diffusable à l'infini. « Les seules transpositions possibles, c'est l'énergie et la ténacité déployées partout en France par les adeptes des circuits courts ! », déclare en introduction l'un des participants aux rencontres.

La proximité plutôt que les labels
Le label PEFC créé par les institutionnels et industriels de la filière forêt-bois pour rassurer les consommateurs accepte coupes rases et monocultures comme le label « AB » en France accepte les cultures OGM en agriculture biologique... Du coup, de nombreux participants ne voient pas dans l'élaboration d'un label le moyen de garantir une éthique dans la filière. L'outil label repose sur un organisme certificateur et un cahier des charges rigide. La démarche du RAF et des participants veut à l'inverse partir d'un territoire et tisser localement et progressivement la confiance et la connaissance entre acteurs. Certains ont évoqué de manière positive l'approche de Nature et Progrès, pionnier de l'agriculture biologique, où les consommateurs et les fermiers sont inclus dans le suivi de la charte. La Scop Cabestan, dans le bâtiment, a elle aussi défini sa propre charte : « en fonction des valeurs définies ensemble, chaque entrepreneur évalue individuellement où il en est. La charte définit des objectifs d'engagement et fait appel à notre esprit critique, notre capacité à évoluer vers des valeurs, à sortir des habitudes ; contrairement au label qui fige un système, s'inscrit dans la contrainte et non l'évolution des mentalités et des façons de faire », décrit Samuel Morin, charpentier à Cabestan.

LE MARCHÉ AUX INITIATIVES

Plusieurs initiatives liées aux circuits de proximité ont été présentées au cours de ces rencontres. Elles ont été l'occasion d'échanges riches et ont illustré la diversité des organisations possibles.

Retrouvez tous les contacts sur <http://alternativesforestieres.org/-Localiser-le-RAF>

COLLECTIF BOIS 07

Recréer une filière de l'arbre sur pied à la planche

Le collectif Bois 07 est né du désir de valoriser la ressource forestière sud-ardéchoise, trop souvent considérée de faible qualité. Par manque de tri, cette ressource alimente des structures industrielles de bois énergie au détriment des artisans locaux en quête de bois d'œuvre. Le collectif s'est donc donné pour objectif de reconstituer une filière locale du bois en allant de l'arbre sur pied jusqu'au produit fini. Depuis 2012, « l'association mène deux actions parallèles : une activité de négoce et une activité de sensibilisation et de formation, notamment avec l'organisation de formations en gestion douce, de café-forêt et de ciné-forêt », explique Juliette Bidart, animatrice au Collectif Bois 07.

« Nous sommes propriétaires du bois tout au long de la chaîne. C'est le moyen de garantir la qualité de l'intervention en forêt et une bonne répartition de la valeur ajoutée dans la filière » ajoute-t-elle. « nous voulons rémunérer correctement les acteurs, acheter le bois à sa juste valeur ». Le Collectif organise les chantiers forestiers et aide au sciage. Le bois se retrouve ensuite dans des magasins de matériaux écologiques, chez des charpentiers et des menuisiers. Le bois scié parcourt moins de 80 km. Au total, une quinzaine de structures sont partenaires



de l'association qui compte deux salariées à temps partiel. Les forêts exploitées le sont sans coupe rase, de manière douce. « Le Collectif travaille avec des gestionnaires qui sont tous dans la démarche Pro Silva » explique Nathalie Nault, responsable de l'activité négoce. Même si le collectif est confronté à des difficultés de trésorerie, il ne cesse de se développer depuis son lancement, « plus que s'étendre sur le territoire, on aimerait essaimer, susciter des initiatives cousines et voisines et diversifier les essences forestières que nous proposons. Pour le moment, le Collectif vend essentiellement du douglas mais aimerait proposer du pin maritime, laricio...et toujours issus

de forêts ardéchoises gérées en gestion douce. »

L'INTERPROFESSION DE CORSE

Recréer un tissu local autour de la forêt

Olivier Gaujard est le fondateur d'un bureau d'études spécialisé dans la construction bois. Installé depuis peu en Corse, il y a découvert un processus de « vampirisation de la forêt ». La filière bois de Corse s'est peu à peu dégradée à cause de pratiques désastreuses des exploitants forestiers. Pendant 50 ans, alors que la Corse possédait d'excellentes essences comme le pin laricio, des exploitants ont vendu à des industriels italiens et allemands des grumes pour le déroulage ou le tranchage sans y apporter le moindre valeur ajoutée. Ils prélevaient les plus beaux arbres et laissaient les arbres de moins bonne qualité sur pied. La forêt s'est ainsi doucement dégradée. Le sciage, rudimentaire, ne correspondait pas aux attentes des charpentiers et des menuisiers locaux qui ont dû se fournir en bois séché sur le continent. En 50 ans, la part du bois corse utilisé en Corse est passée de 70% à moins de 10%. Les trois plus grosses scieries ont également vieilli sans trouver de repeneur. Il n'y a



plus en Corse que trois ou quatre scieries mobiles et un seul scieur qui fait des petits volumes. « C'est un accident industriel », explique Olivier Gaujard, « nous avons traversé une période de déni total après un temps de vaches grasses ». La situation a même failli empirer : « Il y a eu un projet d'usine de cogénération qui a heureusement échoué. L'ambition était de consommer 95 000 m³ de bois par an alors que la productivité de la forêt corse est de 100 000 m³ par an ». La DRAAF portait ce projet en se désintéressant totalement du bois d'œuvre au profit du bois énergie. « C'était aussi un moyen pour les gros industriels de faire de l'argent : le kwh est acheté deux fois plus cher en Corse que sur le continent ».

A l'inverse de ces projets démesurés, d'autres acteurs ont voulu relancer une dynamique locale grâce à une nouvelle certification Bois de Corse afin de garantir des emplois locaux et maintenir la valeur ajoutée sur l'île. « On a extrapolé la certification Bois des Alpes en utilisant pratiquement les mêmes critères : forêt gérée en PEFC, cotes normalisées, bois séché et testé mécaniquement pour les pièces de structure ». Une interprofession s'est créée en 2011 avec une cinquantaine d'adhérents comprenant des propriétaires forestiers, des exploitants forestiers, un scieur, des charpentiers, des menuisiers, des architectes. C'est « l'ensemble de ces forces vives » qui est à l'origine de la certification et d'une réflexion sur les circuits courts. « Avec ce travail, on va réussir à mobiliser de jeunes entrepreneurs dans des scieries de taille modeste, redonner goût au métier » déclare Olivier Gaujard, « trois projets démarrent, qui intéressent des personnes entre 25 et 35 ans ». A l'horizon, pointe le renouveau de la filière bois en Corse, structurée autour de cette nouvelle interprofession dénommée Legnu Vivu : l'arbre vivant, tout un programme !

COPEAUX CABANA

Au delà du travail, partager une passion

A l'origine, le collectif Copeaux Cabana est une bande de cinq copains charpentiers. Aujourd'hui, il fête son cinquième anniversaire et est maintenant entouré par divers corps de métier de la construction traditionnelle, voire médiévale. Son atelier, magnifique ouvrage collectif illustrant la richesse des techniques de ses membres et leur goût esthétique, est construit en lisière de forêt.

« On a appris la charpente traditionnelle sur le tas. Ce qui nous a plu, c'est de construire une maison avec une hache et une scie ! », raconte Rémi Hubert, l'un d'entre eux. « On ne fait pas que travailler sur ce site, on y vit ». Le collectif se retrouve autour d'idées fortes, comme l'art de la récupération, la débrouille ou la transmission des savoir-faire anciens comme le piquage, l'équarrissage à la hache ou la construction en bois tordus. Le collectif promeut ces savoirs grâce à des stages, des rencontres de charpente et des chantiers collectifs. « On prend aussi des stagiaires pendant quinze jours ou un mois dans le cadre de formations pour adultes ou de stages organisés par des missions locales », précise Rémi Hubert. « Pour les chantiers collectifs, nous lançons des appels larges où l'idée est d'attaquer une construction et de la finir dans la même semaine. » Lors des rencontres de charpente, ils travaillent sans machine et sans électricité. Parfois des conférences s'organisent. Leur forêt se veut avant tout un lieu de passage. « On est caché dans les bois mais on rayonne ! », disent-ils.

Le collectif lance aussi des chantiers à l'extérieur. Le Périgord a la chance de posséder un beau patrimoine architectural avec de nombreuses restaurations.

« Il existe une culture du bois et il y a des propriétaires qui ont les moyens ». Dans les chantiers, le collectif cherche à s'aligner en terme de tarifs sur ceux des charpentiers conventionnels. « On allie le traditionnel et en même temps des techniques plus récentes qui nous font gagner du temps et de la compétitivité ». Les Copeaux Cabana travaillent dans un rayon de 15-20 km autour de leur lieu de vie. « Cela permet de s'enraciner, de s'inscrire dans le tissu local ». Ils gagnent en reconnaissance en faisant des démonstrations d'équarrissage pour sensibiliser le public et montrer que les savoir-faire ne sont pas réduits à un folklore.

Le collectif a été surpris par les coupes rases à proximité de chez lui et par leur finalité principalement énergétique, le bois étant transformé en plaquettes. « C'est choquant cette façon de tout raser, de tout détruire et aussi dommage que ces bois partent pour le chauffage. Nous, on aurait pu les utiliser dans des constructions ». Les bois sont pris tels qu'ils sont et la charpente s'adapte à eux. « Le rapport au bois de la filière est devenu absurde. Le bois est considéré comme une matière première industrielle qui n'a plus le droit d'avoir le moindre défaut, disponible dans toute la France, dans le monde entier. Ce n'est plus naturel mais standardisé de Lille à Marseille ». Le collectif travaille avec trois scieurs et parfois des négociants « Ce que l'on préfère, c'est lorsque des clients possèdent des forêts eux-mêmes. On va choisir l'arbre dans leurs forêts, on le bûcheronne, on le débarde, le transforme et on le pose. C'est vraiment là où on prend notre pied ! »



ERE 43

Développer des chaufferies bois de proximité

Issue d'une démarche associative, cette SCIC a développé des unités de chaufferies bois de 100 kw équipées d'un silo à plaquettes et préfabriquées en atelier. « Au début des années 2000, notre objectif était d'abord la valorisation des énergies renouvelables et les économies d'énergie. Nous produisons beaucoup d'études thermiques et nous faisons de la veille technologique » explique François Guilbert, menuisier et co-fondateur de la SCIC « mais nous avons vite compris que les gens voulaient avoir des solutions clés en main, ne pas seulement être informés mais aller au bout de la démarche. Donc nous nous sommes mis à proposer des chaudières à bois ». L'objectif de ces petites structures est de garder la maîtrise et le contrôle sur l'énergie à l'inverse des grands projets qui se développent dans la région et en Haute-Loire. A Yssingeaux, la filiale de Veolia, Cofely a monté une chaudière de 1000-2000 kw grâce à une délégation de service public. « La commune se retrouve pieds et mains liés avec une multinationale. Elle n'a pas les moyens de vérifier la provenance du bois et peine à savoir comment cela fonctionne ». A ERE 43, « small is beautiful », l'essaimage est préféré à la concentration des structures. « Avec 100 kw on peut chauffer un petit lotissement ou les bâtiments publics d'une commune ». Dix sept chaufferies ont été construites pour chauffer une grande diversité de bâtiments : une maison de retraite, une piscine, un presbytère, un boulodrome, un atelier dans une zone artisanale, un hôtel-restaurant et quelques maisons de particuliers. Une chaufferie Modul'R coûte autour de 80 000 €, « les clients ne sont pas prêts à faire l'investissement. Du coup, nous le faisons nous-mêmes et vendons simplement la chaleur ». Au début l'Ademe subventionnait ces petites chaudières à hauteur de 50% « maintenant elle refuse si les financements sont inférieurs à 1,5 millions d'euros. Cette politique favorise les grosses structures ».



ERE 43 a réussi à détourner le problème en groupant les projets. « On leur demande de subventionner 12 chaudières au sein d'une même enveloppe et ça marche ! ». Aujourd'hui, la SCIC fonctionne grâce à sept salariés. Les sites sont placés en étoile autour d'Yssingeaux. L'approvisionnement se fait en bois local et les plateformes de stockage sont à moins de 15 kilomètres des chaufferies Modul'R. ERE 43 commence à s'intéresser fortement à l'amont de la filière et à une gestion alternative des forêts. « On connaît bien le domaine de la fabrication d'énergie moins celui de l'approvisionnement en bois » reconnaît François Guilbert « On a tendance à tomber dans la solution la plus simple : se procurer du bois chez des négociants. Mais cela ne nous convient pas, on aimerait que la diversité de la forêt soit mieux prise en compte ». ERE 43 expérimente l'organisation de chantiers fores-

tiers pour maîtriser la qualité de l'intervention en forêt et trier les bois. La situation de la région rend compliquée cette approche. « Ici, les acteurs de la forêt ont disparu, les scieries aussi. Peu de propriétaires forestiers sont capables de mettre du bois en bord de route. Hormis les négociants avec leurs grosses machines, les solutions alternatives sont rares ». ERE 43 s'est d'abord dit qu'il fallait qu'ils exploitent eux-mêmes « mais nous n'avons pas le savoir-faire. Nous sommes donc entrés en contact avec le RAF et nous souhaitons créer un groupement de propriétaires forestiers ». Le frein majeur à l'émergence de circuits courts sur ce territoire reste « le manque d'interlocuteurs, le manque de mutualisation et de dialogue entre les acteurs », analyse ERE 43, bien décidé à faire du lien et à jouer le rôle d'incubateur d'une dynamique locale.

LA SCIERIE MOBILE DU HAUT LANGUEDOC

Un circuit court est avant tout un circuit de confiance

Etienne Lescure est un passionné : passionné de la forêt, des bois, du sciage, de la construction et bien sûr des gens : « J'ai installé ma première scie dans mon exploitation agricole en 1983 avant de me lancer pleinement dans cette activité en 1992. Je n'invente rien, la scierie mobile, ça date depuis la nuit des temps ! ». Quotidiennement, il transforme le bois, le scie et le débite dans la forêt pour la menuiserie ou la charpente « tel que le faisaient les anciens ». Sa logique reste implacable comme le bon sens paysan, « c'est plus facile de transporter des poutres que l'arbre entier ». Dans le Tarn, la dernière scierie mobile date de 1963. Les scieries se sont peu à peu mécanisées et sédentarisées. Etienne Lescure, lui, se déplace en forêt et ne commercialise pas le bois. Il veut être payé seulement pour la transformation. Cela lui arrive aussi de faire une prestation complète, « je pose la charpente avec mon tracteur ». Il travaille avec deux types de clientèle : les « producteurs de bois » (propriétaires, groupements forestiers, communes, ONF) et les auto-constructeurs qui recherchent une traçabilité et une qualité. « Mon bois est toujours coupé hors sève et en lune descendante. Quant à la traçabilité les clients savent d'où vient le bois, ils con-



naissent la forêt, le sylviculteur, le débardeur, le scieur et ils coupent avec moi ! La transformation se fait sous leurs yeux ! ». Parfois, il fait également de la sous-traitance avec de grosses scieries : « cela me permet d'entrer dans la cour des grands et de promouvoir un autre modèle ». Sa vision du circuit court repose sur sa connaissance fine des acteurs du territoire : « On me montre un beau bois : je vais vous trouver l'ébéniste qui le valorisera. Vous construisez une maison : je vous fais rencontrer un charpentier. Je fidélise les clients en les mettant en relation ». Etienne Lescure compte entre 50 et 100 clients par an. L'origine du bois découpé est à 70% résineux (douglas, cèdre, mélèze, épicéa) et 30% en feuillus (peuplier, châtaignier, merisier, érable). « J'aime les bois avec leurs singularités. J'essaye de valoriser au maximum les nœuds. Je ne dis jamais que je scie une poutre mais un arbalétrier, des entrants, des poinçons, rien n'est standardisé. Il y a aussi un côté sentimental. Pour les gens, on coupe leurs arbres et des fois, c'est l'arrière grand-père qui les a plantés, ça se respecte ». Pour Etienne Lescure, être hors norme est une revendication. Il ne possède aucune certification CE, PEFC ou autre. « La traçabilité, la qualité, les clients la voient, il n'y a pas besoin de la justifier. Ce qui compte ce ne sont pas des labels, des marques, des contrôles mais une relation basée sur la confiance, un savoir-faire et du bon sens. »

LA ROUTE DU BOIS

« Mettre en valeur les essences forestières locales »

« Il y a bien des « Routes des vins », alors pourquoi pas une « Route du bois » ? » C'est à partir de cette idée qu'un collectif du Minervois a souhaité sensibiliser le public et partager sa connaissance des essences forestières locales. En montagne noire, l'association La Route du bois, créée par Arno Azinala, scieur, Benjamin Uzan Allard, élagueur et Carole Fontaine, ingénieure forestière a dressé un triste constat : « Il existe un réel manque d'informations sur les utilisations des essences forestières, y compris dans les milieux professionnels. Dans notre région, il y a une grande biodiversité forestière, liée au climat, à la fois méditerranéen et semi montagnard. Le hêtre se mêle aux douglas, aux mélèzes, aux épicéas, aux platanes ou aux cyprès. Il y a aussi des vieux peuplements de châtaigniers ». L'objectif de l'association est de présenter les potentialités de chaque essence de bois, dans un rayon de 20 km, montrer comment on les identifie, on les caractérise. « Notre démarche va vers les professionnels mais aussi vers les enfants, le grand public. Les professionnels par exemple connaissent mal le platane et le cyprès ». La Route du bois organise des conférences, des animations dans des centres de loisir (sculpture, pyrogravure), des balades thématiques en forêt avec des clubs de randonnées et des ateliers d'initiation au bois. Une fête du bois « La Festa del Bosc » a lieu chaque année dans la scierie d'Arno Azinala. Elle réunit un grand panel d'artisans à l'amont et à l'aval de la filière. « On veut montrer qu'il y a dans le Minervois des artisans qui travaillent le bois local et font des meubles magnifiques, à portée de main. Nous faisons aussi du débarbage à cheval et fabriquons du charbon de bois, c'est très ouvert ». Près de la scierie où se rassemble l'association, une menuiserie associative a été construite « les outils sont mis à disposition. Elle est installée dans un bâtiment de 200 m² où les clients peuvent raboter leurs planches, faire leur table avec le bois de la scierie. Nous voulons créer un réseau d'acteurs, se rassembler, se connaître, échanger sur nos façons de faire. ». Pour La Route du bois, un circuit court correspond à un modèle avec peu d'intermédiaires où le charpentier et le bûcheron se connaissent et où on se laisse du temps hors de l'entreprise pour se connaître, faire connaître et reconnaître nos démarches.

COLLECTIF KAARU BOIS D'ARMORIQUE

Donner de la valeur aux bois en se reliant

Cet « îlot de résistance » en Bretagne est né d'un ras-le-bol des travailleurs de la forêt et des artisans du bois ainsi que des gestionnaires du Parc Naturel d'Armorique de voir de magnifiques pièces de bois de feuillus broyées en plaquettes. « Cette pratique, qui se fait au mépris d'une réelle valorisation de la ressource bois locale, est symptomatique d'une perte de lien culturel. Contrairement à la légende urbaine, il y a de très beaux bois en Bretagne notamment des chênes et des châtaigniers », explique Jean-Luc Le Roux, un des charpentiers fondateurs de KaArv. « Mais seul l'épicéa de Sitka focalise l'intérêt des exploitants forestiers et des décideurs qui leur prêtent l'oreille. » Cette essence ne représente que 7% de la surface forestière mais 60% du bois exploité. Les têtes d'abattage de grosses sociétés livrent très régulièrement des containers de grumes qui partent de Brest directement vers la Chine. Pendant ce temps, la filière est en pleine déprime : le département du Finistère comptait 45

scieries il y a dix ans, aujourd'hui, il n'y en a plus que 5 indépendantes. A deux ou trois exceptions, la filière industrielle est aux mains de grosses scieries, alimentées par le bois d'Estonie, de Finlande... de Creuse ! Les gros négociants bretons (Pinault, Point P, Bolloré, Roulier...) font entrer des cargos de bois d'importation standardisés, avec pour conséquence directe la perte par non-transmission des savoir-faire spécifiques aux essences locales. Deux CAP de charpente ont été remplacés ces dernières années par des formations Ossature bois. « Ce ne sont plus des charpentiers mais des applicateurs-vendeurs de produits industriels. » Le collectif KaArv s'efforce d'initier des actions à contre courant. « À Lorient, depuis 30 ans, les bois des élagages des parcs et jardins étaient sous-valorisés en bois énergie pour le chauffage urbain. Nous avons formé les services techniques à reconnaître les bois, inventer des projets à partir de leurs formes, leurs spécificités et les mettre en œuvre. Dorénavant, les bois intéressants sont abattus à part, puis transformés en mobilier urbain : abri-bus, garage à vélos, une crèche est même en projet ! »

Le Collectif KaArv a d'autres actions en cours réparties sur toute la région, notamment une bourse au bois sur internet met-

tant en relation directe vendeurs et acheteurs, la mutualisation des moyens matériels et de services (stockage, transport, caractérisation, classement), la formation, les rencontres de terrain, et la cartographie des acteurs. « D'ordinaire, on a rarement l'opportunité d'exprimer nos propres besoins. Ce sont d'autres qui les affirment pour nous », précise Jean-Luc Le Roux. « En organisant ces bourses au bois, on espère permettre à ceux qui travaillent du bois de forme comme du bois de marine de passer des commandes auprès de bûcherons pour avoir tel type de courbe dans les branches, tel type de tension dans le bois. Inversement, il s'agit aussi de mieux valoriser les forêts des petits propriétaires qui finissent trop souvent en bois de chauffage ». Des plateformes locales se montent également. Espaces de stockage des grumes en attente d'un scieur mobile et des commandes de charpentiers, ce sont aussi des lieux de co-formation entre pairs. « Il serait bon de mettre fin à l'isolement de chaque pan de la filière, que tout le monde sorte de sa bulle, ces lieux sont des espaces de partage de culture et de travail physique, la convivialité y est essentielle ! »

LA COMMUNE DE CHIROLS

Initier et coordonner un chantier respectueux du patrimoine

La mairie souhaitait rénover un terrain en pente, composé d'anciennes terrasses, des faysses, d'une superficie d'un hectare. Au début du siècle, c'était une terre de maraîchage où poussait également de la vigne. Le village, alors peuplé de 850 habitants vivait de l'industrie de la soie avant de connaître la déprise. Aujourd'hui, il ne reste plus que 250 personnes à Chirols. En 1950, des pins laricio avaient été plantés sur les terrasses laissées à l'abandon mais les racines menaçaient les murs et escaliers en pierre sèche « On a voulu aérer l'espace pour redonner vie à ce site, faire un verger de variétés anciennes, des plantes médicinales et un parcours pédagogique ». Un chantier forestier a été organisé en hiver 2015, tout en délicatesse, le débordage ne devant pas abîmer les murs. « Un tracteur aurait tout détruit », raconte le maire, Stéphane Ginevra. Les paysans forestiers de Treynas ont été recrutés pour le faire avec des chevaux. « Voir les animaux tra-

vailler, leur dextérité et la maîtrise des professionnels était extraordinaire, unique », s'enthousiasme le maire. Les deux mois de chantier se voulaient ouverts, « avec des anciens, des enfants, des familles. Parfois plus d'une cinquantaine de personnes venaient assister au spectacle ! ». Pour la mairie de Chirols, les circuits courts doivent inclure les citoyens et les riverains. « Le circuit de proximité est aussi un moment de sensibilisation ». La mairie a fait le lien entre les différents acteurs pour valoriser au mieux le bois. Dans le village, l'économie du bois se développe avec



deux charpentiers, des élagueurs et plusieurs menuisiers. « On a cherché des professionnels dans le coin, le scieur vient du village voisin et Treynas se trouve à peine à une soixantaine de kilomètres ». Seul hic dans ce projet, le manque de soutien des organismes publics pour la sauvegarde d'un patrimoine commun. « Peut-être n'a-t-on pas frappé aux bonnes portes, au bon moment, mais on a dû se débrouiller seul, sans aucune aide ». Une difficulté pour une commune de cette taille.

DRYADE

Créer une AMAP bois bûche

Reprenant le concept et l'éthique des Amap agricoles, l'association Dryade s'inscrit pleinement dans une démarche de circuit court. Créée en 2011 par un groupe de consommateurs motivés pour redonner du sens à leur achat de bois de chauffage, Dryade se soucie autant de son impact sur le paysage, la biodiversité que des conditions de travail des professionnels de la forêt. Maintes fois présentée au cours des rencontres annuelles du RAF, partie prenante du réseau, l'association se trouve aujourd'hui à un tournant. Depuis 5 ans, elle a gagné en compétences, en légitimité et en crédibilité, devenant un acteur local à part entière. Elle compte plusieurs réussites à son actif : le renforcement du dialogue entre les membres de la filière, les habitants du territoire, les communes et certaines associations de propriétaires fonciers ; l'organisation d'un chantier de récolte en gestion douce chaque année pour se fournir en bois et fidéliser les consommateurs ; la signature d'un contrat de gestion à moyen terme avec un propriétaire forestier.

Mais elle reste confrontée à de nombreux défis. Le premier est lié, selon Pascale Laussel, initiatrice de Dryade « au temps long de la filière bois et à la multiplicité

des acteurs, bien plus complexe que dans le milieu agricole. Le consommateur doit aussi être suffisamment sensibilisé pour accepter de payer le juste prix du bois, faire l'avance de trésorerie en finançant un chantier dont le bois arrivera chez lui deux ans après le début de chantier, après avoir bien séché ». Chaque année, il faut trouver des propriétaires ayant une vision de long terme et coordonner les acteurs. Ceci est d'autant plus compliqué que ces actions reposent essentiellement sur des bénévoles. L'organisation d'un chantier de récolte est un second défi. Il se conjugue avec la difficulté de trouver localement des équipes de chantier expérimentées en matière de futaie irrégulière. L'équilibre économique des chantiers reste un point important : « Il nous faut améliorer

l'efficacité des chantiers (logistique/organisation) et trouver la bonne échelle de production : trop petits les chantiers trouvent difficilement leur équilibre financier et à l'inverse dans un chantier trop grand les bénévoles risquent d'être à court de disponibilité pour organiser la commercialisation des bois. Dans quelle mesure sommes-nous capables d'augmenter notre récolte de bois ? », s'interrogent les membres de l'association. Au-delà de ces problématiques, il est certain que l'expérimentation proposée par Dryade recueille un important écho, qui résonne en dehors de son territoire d'origine. « C'est stimulant mais impose une certaine pression de réussite », admet Pascale Laussel.



D'ARBRAZED ET ACROBATH

Accueillir, sensibiliser et fournir du bois local

D'Arbrazed est une société coopérative créée il y a 8 ans, près de Cluny en Bourgogne. Elle a la particularité de partager ses forces vives et d'être hébergée sur le même site que le parc Acrobath. Durant les mois d'été, le parc d'aventure Acrobath fait plus de 8000 entrées par saison et l'hiver, D'arbrazed mène des travaux de bûcheronnage et d'élagage. « On réalise principalement des travaux paysagers, de l'entretien et des coupes techniques », précise le co-gérant François Bonnevalle. La Scop se tourne aussi vers la production de bois. « On y consacre un tiers de notre temps, on a lancé un circuit court en bois de chauffage et depuis peu, nous sommes en lien avec une Amap agricole. Nous démarchons aussi des charpentiers, des menuisiers pour le bois d'œuvre qu'on scie sur place avec

une scie mobile ». Le client principal de bois scié est Acrobath, gros consommateur de bois pour ses aménagements. Darbrazed intervient en forêt en allant de la coupe à la vente de bois pour s'assurer de la qualité de la gestion. Avec trois salariés, plus un cheval, les volumes restent limités. « C'est une activité de niche » reconnaît François Bonnevalle « Ce que l'on coupe en douglas en une



année c'est le travail d'une abatteuse en une journée ! ». Mais la finalité est ailleurs « on veut respecter la charte du RAF : pratiquer la futaie irrégulière, préserver la biodiversité et favoriser la coopération entre les acteurs ». Cette démarche se heurte à plusieurs blocages, « on nous demande d'avoir la même réactivité que l'industrie. Les demandes sont contradictoires : la forêt dont on rêve n'est pas celle qui produit le bois que l'on achète ». La sensibilisation à une autre approche de la forêt semble nécessaire. « C'est tout l'intérêt d'un parc d'aventure comme Acrobath : beaucoup de personnes y viennent sans être militants, sans connaissance de la forêt, des arbres. Les actions d'information et la vue de nos réalisations tant dans la mise en œuvre du bois que dans la façon dont on traite la forêt sur le parc permettent d'ouvrir le cercle. Nos activités sont diversifiées mais complémentaires : nous voulons à la fois construire l'alternative et sensibiliser » conclut François.

Proposer du bois en affouage bord de route et des lots adaptés aux artisans locaux Un pari en cours au service de l'ONF de Saint-Gaudens

L'affouage classique « bois sur pied » est une activité qui a pratiquement disparu dans les communes forestières du piémont pyrénéen commingeois. Depuis une dizaine d'années un renouveau a été impulsé par le service local de l'Office national des forêts et a permis à la fois la redécouverte du « bois communal » et la réactivation de liens sociaux nouveaux, de moments d'entraide et de convivialité. « Nous proposons depuis quelques années, avec l'aval du conseil municipal, du bois façonné en bord de route » explique Daniel Pons, garde forestier, intervenant pour le syndicat Snupefen « c'est simple, pratique et moins dangereux pour les affouagistes que d'aller couper le bois directement sur la parcelle ». Cette démarche a fait revenir les habitants en forêt. « Chaque affouagiste (un habitant de la commune) tire au sort un lot de bois de feu de 4 à 10 stères, qui est constitué de billons de deux mètres. Ces lots sont homogènes dans la répartition des diamètres et la diversité des essences de façon à respecter le principe de l'égalité de l'affouage ». En parallèle à l'affouage, le bois d'œuvre de ces coupes (10 à 40 % du volume de

la coupe en moyenne) est mis en vente en bord de route par le service local de l'ONF. « Nous proposons des petits lots pour intéresser le tissu local des artisans du bois. Il y a un mois, un lot de 12 m³ de petits châtaigniers a été acquis par un menuisier local qui avait fait une offre intéressante. Il y a encore quelques années ces petits bois seraient partis à la papeterie de Saint-Gaudens et maintenant ils partiraient en bois énergie... Localement notre pratique sylvicole évolue aussi et tend vers la futaie irrégulière avec des prélèvements moindres et une observation autre des bois sur pied lors des martelages. » explique Daniel Pons « nous espérons que ce mode de gestion se poursuivra dans la durée. Nous avons besoin de soutien et d'une volonté politique notamment de la part des élus, pour poursuivre ce type d'opérations, y donner du sens dans la durée ».

LA MAIRIE DE MALON ET ELZE

Préserver routes et forêts environnantes

En 2015, face à la multiplication des coupes rases défigurant le paysage et détruisant les écosystèmes forestiers, le maire de ce tout petit village perdu

dans les Cévennes a décidé d'agir pour préserver les 4000 hectares de forêts environnant le village. Début 2016, une convention entre la mairie et l'agence territoriale de l'ONF a été signée : « dès qu'il y a une vente de bois domanial aux enchères, les exploitants ne peuvent avoir de permis d'exploitation de l'ONF s'ils n'ont pas vu avant la mairie et obtenu une autorisation écrite de passage ». Avant chaque chantier de récolte, la mairie réalise un état des lieux des voiries communales avec l'huisier et l'exploitant. La mairie contrôle ainsi les conditions de passage et de sortie du bois sur ses routes « ce qui permet de voir qui achète le bois, les scieries, les sous traitants et ainsi de mieux connaître les acteurs de la filière ». Elle a aussi limité le tonnage des voies communales selon l'état des routes et des ouvrages (5 t, 10 t et 15 t). L'idée n'est pas d'empêcher la récolte de bois mais de limiter les dégâts aux voiries et de nouer des relations de confiance avec les acteurs de la filière. « Nous demandons parfois un chèque de caution de quelques milliers d'euros si il y a des risques de dégâts à des murs en pierre sèche, des ponts, aqueducs... Ainsi, il y a une vraie responsabilisation de l'exploitant face aux dégradations qu'il pourrait occasionner » précise le maire, Philippe Gaillard. La mairie souhaiterait que ce type de convention existe davantage entre les petites communes et l'ONF et regrette que peu de communes environnantes ne fassent de même. « Nous pouvons faire valoir nos droits pour ne pas

nous retrouver avec des forêts dévastées et des routes dégradées ! » affirme Philippe Gaillard. Ce rôle accru des mairies semble être pour lui « une condition sine qua non au développement de circuits courts ». Un hangar communal de 260 m² a été bâti récemment avec du bois issu de la forêt domaniale de la commune. La rénovation de plusieurs maisons et d'une bergerie sont aussi en projet. Le bois, du Douglas, a été transformé sur place grâce à une scierie mobile.

COLLECTIF LONGO MAI DE TREYNAS

Devenir paysan forestier

Treynas est une ferme collective de la communauté Longo Mai, un réseau européen de coopératives agricoles. La ferme située dans les contreforts du massif du Mézenc comprend 140 hectares de forêts, certaines issues de plantations, d'autres spontanées. « Nous prélevons du

peut prendre en compte la singularité de chaque arbre, de chaque forêt et laisser le désordre ! ». Emmanuelle Rouf, débardeuse à cheval confie : « Il y a comme une forme de tendresse dans la façon d'organiser le chantier. C'est aussi dans cette même logique que l'on délaisse parfois la tronçonneuse pour la hache ». Un savoir-faire se construit au fil des années. Il sert à tous celles et ceux qui viennent apprendre à la ferme, de nombreuses personnes viennent de luttes et de projets contestataires en Europe et dans le monde. « Nous ancrons notre pratique forestière dans une démarche politique, une recherche d'émancipation » continue Emmanuelle. Des chantiers écoles ponctuent l'année et la coopérative transforme petit à petit une plantation de résineux en une forêt mixte avec des châtaigniers, des hêtres, des frênes, des merisiers et des pommiers. Pour Longo Mai, le circuit court est d'abord une façon de vivre sur un territoire, de s'y engager pleinement. « Être paysan forestier, c'est prendre soin de la terre et de la forêt, en tirer son moyen d'existence et partager ses savoirs », précise Lolo. « L'humain et la rencontre sont une priorité



bois pour le chauffage et la construction. Nous coupons, sciions et transformons sur site pour des ouvrages de menuiserie ou de charpente » raconte Lolo. « Le débusquage se fait majoritairement avec le cheval, les machines prenant le relais sur les pistes. Grâce à lui, on n'est pas obligé de faire des lignes de cloisonnement comme lorsque l'on travaille uniquement avec des engins mécanisés, on

dans nos pratiques ». La coopérative travaille avec des particuliers pour restaurer des châtaigneraies, avec des mairies ou avec le Collectif Bois 07. « Ces derniers temps, nous avons aussi organisé des cafés-forêt et des balades, l'enjeu est de se réapproprier collectivement la forêt » souligne Emmanuelle Rouf.

LE COLLECTIF « QUELQUES FEUILLES »

Les circuits courts dans les lieux de résistance

Le collectif d'écriture « quelques feuilles » s'est constitué suite au rassemblement contre la destruction des forêts dues à des projets « inutiles » qui s'est déroulé à Bure en mars 2016. Leur objectif est de rendre publics les combats liés à la protection des forêts « en explicitant les projets absurdes qui les menacent actuellement, en relatant les luttes passées et en cours, en présentant les imaginaires et la vie qui s'y crée, etc. ». Les membres du collectif ont à cœur également de « restituer le rapport subjectif que nous entretenons avec la forêt et qui nous relie à elle ». A Roybon contre le projet de Center Parcs, dans le Morvan face à la mégascierie d'ERSCIA, ou à Bure menacée de devenir une poubelle nucléaire, des individus se sont installés sur les sites forestiers à défendre. Avec eux, des circuits courts se sont développés. Avec humour, le collectif explique : « par exemple, les cabanes sont construites avec le bois du site déjà coupé pour les projets contre lesquels les opposants se battent ! ». Dans ces lieux, les circuits courts sont surtout envisagés sous l'angle de la réappropriation des savoir faire et de l'autonomie. « Beaucoup de gens arrivent sur ces occupations pour lutter et, finalement y découvrent un autre rapport au monde, des savoirs faire directs sur ce qui les entoure et sur ce qui leur est vraiment essentiel. Ces lieux créent des vocations. Combien d'entre nous ont découvert la charpente ou le maraîchage en occupant une forêt ? »



« UNE FOIS L'ARBRE À TERRE »

Interview de Mathias Bonneau

Accompagné par Etienne Lescure, Mathias Bonneau, l'auteur de « L'Hiver au Bois » sorti en 2012 a fait l'honneur au RAF de présenter son dernier carnet graphique « Une Fois l'Arbre à Terre » le jeudi soir, en avant-première. Bûcheron depuis 4 ans, après « un coup de foudre sylvestre », Mathias « aime couper des arbres et se poser les questions : pourquoi je fais ça, que devient le bois que je mets à terre ? ». Au fil de ses dessins, il a décidé de retracer la route du bois. Dans « Une Fois l'Arbre à Terre », il raconte ses liens avec Etienne Lescure, scieur mobile dans le Languedoc, et son apprentissage du sciage. Son récit illustre la continuité entre l'amont et l'aval de la filière. « Etre scieur c'est mettre en action cette vie qui commence quand celle de l'arbre s'arrête » dit-il. Ce qui ressort de ses dessins vifs et authentiques, c'est qu'il ne peut y avoir de rupture entre ces deux mondes, les acteurs de la seconde transformation et les hommes et femmes de la forêt. « Scier, c'est comprendre le bois ».

Interview menée par Gaspard D'Allens.

Qu'est ce qui t'a poussé à croquer le milieu forestier ? Qu'apporte le dessin ?

Je voulais proposer une forme de carnet de voyage peu conventionnel. Le pays « lointain » que je décris n'est pas à des milliers de kilomètres mais sous nos yeux. La forêt si mystérieuse, si méconnue et pourtant si proche. J'ai fait un carnet de voyage sans déplacement dans un univers que l'on croit connaître mais qui nous échappe. Peu de gens connaissent la vie du bûcheron, du sylviculteur ou du scieur. J'ai aussi voulu aller chercher la beauté dans ce qui est rude, parfois dur : le froid qui colle à la peau, le danger physique, le contact avec la nature... Le dessin rend accessible, il sublime. Il met en images un quotidien et permet de rendre visible ce milieu. Les gens qui pratiquent le bûcheronnage ou la sylviculture n'ont pas forcément les mots ou le temps pour en parler. Après, je relativise, viser le grand public reste toujours complexe.

Tu as aussi une position particulière, à la fois praticien et écrivain, bûcheron et dessinateur...

Oui, je ne suis pas uniquement auteur. Le bûcheronnage est autant une passion que mon métier. C'est parfois un peu difficile de partager mon emploi du temps

entre le dessin et mon activité professionnelle. Mais finalement cela se complète bien : lorsqu'il pleut je reste à l'intérieur et quand il fait beau je vais en forêt ! Lors des tournées de promotion, je rencontre aussi des bûcherons qui vont m'apprendre à mieux couper les arbres, à avoir plus de sensations. Le physique et le corporel se nourrissent de ce que je fais artistiquement autant que l'esprit s'enrichit du temps passé dehors. C'est un cercle vertueux. En plus, le dessin est un fabuleux moyen de rencontre.

Quelle continuité vois-tu entre les deux ouvrages ?

J'ai voulu illustrer la filière bois dans sa diversité, le bûcheronnage et le sciage notamment. Ce qui m'intéresse à chaque fois, c'est le rapport entre les gens et la matière. Les gestes, le lien entre les hommes et la forêt. Quand je suis allé dessiner des scieries plus grosses, cela m'intéressait moins, j'avais l'impression de croquer seulement des machines ! Il y avait trop de distance entre les hommes et la matière. Aujourd'hui, au sein de la filière, il y a des personnes qui ne touchent même plus un bout de bois. Nos métiers manuels font la course avec les abatteuses. Cette évolution me chagrine.



Dans mon deuxième tome « Une Fois l'Arbre à Terre », c'est quand je me suis mis à scier moi-même, en sentant le fer qui glisse dans l'arbre, en caressant le bois et en lâchant mon casque anti-bruit que j'ai eu l'impression de saisir la poésie de ce métier.

Comment analyses-tu l'évolution de la filière bois et l'émergence de circuits courts ?

Je suis inquiet. La perte des savoir-faire manuels est considérable tant dans le bûcheronnage que dans le sciage. Dans les scieries, tu vois les bouts de bois qui défilent, les gens ne savent plus les porter ni les mettre dans le bon sens. Il y a une forte standardisation, un côté hors-sol, alors qu'à l'origine c'est le contact avec la matière, sa connaissance, qui fait la richesse de nos métiers. Pour le développement des circuits courts, je pense que tout va se jouer au niveau du sciage. Une chose que j'ai comprise auprès d'Etienne Lescure, c'est que les scieurs sont la clé de voûte tout en étant le maillon faible. Ils sont essentiels mais peu nombreux ou peu mobilisés, et les sylviculteurs autant que les « second transformateurs » se sont désintéressés de cette partie de la filière. Tout le monde doit retrouver les manches pour solidifier ou reconstruire ce maillon essentiel à la filière.

SOIREE FESTIVE AU VIEL AUDON

Entre le rythme saccadé des ateliers et l'enchaînement des plénières, les participants ont tout de même réussi à souffler le vendredi soir au bord de l'Ardèche ! Arrivés vers 19h au village de Balazuc, ils ont suivi à pied la rivière qui s'engouffre à travers les falaises majestueuses pour arriver ensuite au vieil Audon, un village de pierre apparentes, reconstruit patiemment depuis les années 1970 grâce à des chantiers internationaux de jeunes. La pluie n'a pas permis d'apprécier pleinement ce hameau qui accueille aujourd'hui des stages, séjours éducatifs, événements culturels, formations et toujours des chantiers autour d'activités agricoles d'élevage, de maraîchage et de transformation. Un gîte d'étape, une

boutique paysanne et un centre d'accueil sont d'ailleurs ouverts toute l'année. Les participants ont quand même pu goûter à la magie des lieux et déguster des produits locaux avec les habitants du site. La soirée a débuté avec une chorale du monde qui nous a fait voyager du Brésil aux pays slaves. Puis la musique du groupe Garric a entraîné pieds et corps dans un bal folk joyeux et intense !



UNE RÉFLEXION PARTICIPATIVE

Au fil des années, de rencontre en rencontre, le RAF a peu à peu renforcé sa méthodologie en cherchant toujours à expérimenter des pratiques participatives et inclusives. Faciliter la prise de parole et l'écoute de toutes et tous, limiter les rapports de domination et éviter le monopole du débat par des experts sont des priorités pour le réseau. « On fait attention au jargon et on invoque un droit à la divergence » explique une des animatrices. Des nombreux outils sont utilisés comme les discussions en cercle ou la diminution du temps en plénière au profit de petits groupes de travail. « On offre un espace temps pour favoriser la parole et la création de liens », explique Anne Berthet, animatrice au RAF. Six groupes d'une quinzaine de personnes ont été créés pour échanger sur les circuits de proximité éthiques et écologiques. Des jeux brise-glace ont permis à tous et toutes de mieux se connaître en début de discussion sans tomber dans le formalisme des tours de parole. Une douzaine de participants ont joué le rôle d'animateur, en exposant et veillant au cadre, avec bienveillance et attention au col-

lectif. Des rapporteurs se sont désignés pour faire le lien entre les petits groupes et l'ensemble des participants. Ils avaient pour mission de reformuler et restituer en plénière le foisonnement des discussions de leur groupe. Une tâche ardue que les participants ont saisie avec brio. « Nous souhaitons qu'il n'y ait pas d'un côté les

organiseurs, de l'autre les organisés. Nous invitons les participants à se saisir des rencontres et à s'y investir pleinement. Nous avons confiance car cette rencontre est au service de chacun et de tous. Ces rencontres sont à l'image des participants, à la fois diverses et riches ! »

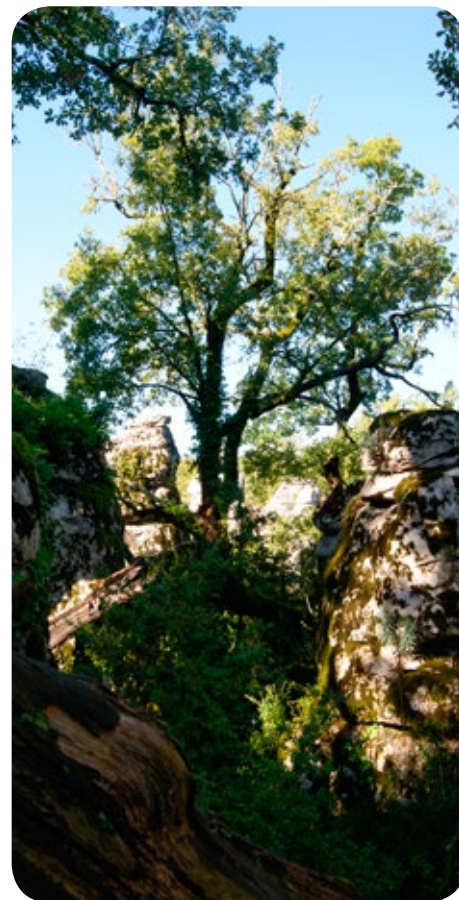


Le Réseau pour les Alternatives Forestières s'est donné pour objet de promouvoir une forêt vivante et habitée en contribuant à une transformation profonde de la relation entre société humaine et forêt.

Les temps de débat et la mutualisation des savoirs et des expérimentations sont au cœur des réflexions du RAF. Ils visent à favoriser l'émergence et le développement de projets portés collectivement dans l'esprit de la charte du réseau.

Par ses actions de formation, d'appui technique et de mise en réseau, le RAF vient en appui aux groupes locaux et individus qui agissent pour une relation à la forêt écologiquement responsable et socialement solidaire.

RAF - Pôle des Services 30 avenue de Zelzate 07200 Aubenas
09 72 47 75 31 • contact@alternativesforestieres.org
www.alternativesforestieres.org



MERCI À TOUS !

Le RAF tient à remercier l'ensemble des participants, animateurs des ateliers et des visites, les organisateurs et rapporteurs, l'équipe du Viel Audon, la chorale Graines de chœur, le groupe Garric qui ont, tous ensemble, contribué à la réussite

de ces rencontres. Merci aussi à tous les partenaires financiers qui font confiance au RAF et l'accompagnent financièrement dans l'organisation de ces temps d'échange et de construction collective.



Coordination des actes : Anne Berthet • Rédaction : Gaspard D'Allens • Organisation des rencontres : Juliette Bidart, Anne Berthet, Jean-Pierre Cazaux, Elodie Appessetche, Sylvain Lambrecht, Régis Lindeperg, Nicholas Bell, Vincent Magnét, Jean-Luc Le Roux, Emmanuelle Rouf, Lolo Merlihot, Pascale Laussel
Visites : Sylvain Lambrecht, David Bouldy, Nicolas Duffourg, Gaëtan du Bus, Miguel Neau • Crédit photos : Vincent Magnét, Jean-Pierre Levannier, Nathalie Naulet, Anne Berthet, Samuel Monsarrat, Charlotte Joubert • Maquette : zougaphiste.com